

1-1-1985

La liberté du Fiat de Marie selon les œuvres de Saint Thomas D'Aquin

Henri-Marie Manteau-Bonamy

Follow this and additional works at: http://ecommons.udayton.edu/ml_studies



Part of the [Religion Commons](#)

Recommended Citation

Manteau-Bonamy, Henri-Marie (2014) "La liberté du Fiat de Marie selon les œuvres de Saint Thomas D'Aquin," *Marian Library Studies*: Vol. 17, Article 23, Pages 289-296.

Available at: http://ecommons.udayton.edu/ml_studies/vol17/iss1/23

This Article is brought to you for free and open access by the Marian Library Publications at eCommons. It has been accepted for inclusion in Marian Library Studies by an authorized administrator of eCommons. For more information, please contact frice1@udayton.edu, mschlangen1@udayton.edu.

LA LIBERTE DU FIAT DE MARIE SELON LES ŒUVRES DE SAINT THOMAS D'AQUIN

HENRI-MARIE MANTEAU-BONAMY, ÉTRÉPAGNY (FRANCE)

“Marie, fille d'Adam, donnant à la parole de Dieu son consentement, devint Mère de Jésus et, épousant à plein cœur, sans que nul péché ne la retienne, la volonté divine de salut, se livra elle-même intégralement, comme la servante du Seigneur, à la personne et à l'œuvre de son Fils, pour servir, dans sa dépendance et avec lui, par la grâce du Dieu tout-puissant, au mystère de la Rédemption. C'est donc à juste titre que les saints Pères considèrent Marie comme apportant au salut des hommes non pas simplement la coopération d'un instrument passif aux mains de Dieu, mais la liberté de sa foi et de son obéissance”. (LG n° 57)

*
*
*

Il paraît simple d'affirmer que Marie, “comblée de grâce”, eut “la liberté de sa foi et de son obéissance”. Dans la mouvance de l'Esprit-Saint, consciente que l'ange lui parlait au nom de Dieu, son fiat se réalisa à merveille comme Dieu le voulait et comme elle-même le décida.

Mais la question se pose aussitôt : Pouvait-il en être autrement ? En d'autres termes : est-ce d'une manière déterminée et infaillible, de sa part, que sa volonté s'engagea dans la volonté de Dieu ? Bref, ne pouvait-elle que dire oui à Dieu ?

Cette question est grave et de première importance, car au nom de quel principe peut-on accorder au fiat de la Vierge à la fois le caractère de “libre arbitre” qu'implique tout acte de choix et celui d'infaillibilité qui déterminerait son activité, sans choix possible ? Devait-il donc y avoir à ses yeux quelque possibilité d'une alternative avant toute décision de sa part : répondre oui ou se refuser à répondre ? Ne pouvait-elle pas, en effet, se trouver indigne d'une telle faveur et se dérober par le silence ? On ne peut certes pas penser qu'elle aurait dit non à la volonté de Dieu, d'autant que depuis l'affirmation dogmatique de son Immaculée Conception l'Église croit à son impeccabilité. Mais se dérober à la demande de Dieu de concevoir et mettre au monde le Messie, n'est-ce pas pécher par pusillanimité et se soustraire à la

volonté divine, comme le fit le roi Akhaz qui refusa de demander à Dieu le signe qu'il lui proposait, signe qui était précisément celui de la "vierge qui enfante l'Emmanuel" ? (Isaïe, 7,10-14).

Si donc Marie ne se trouvait pas devant la possibilité de choisir, eut-elle vraiment la capacité d'exercer son libre-arbitre ?

* * *

Ce problème du libre-arbitre fut au centre des débats qui agitèrent l'université de Paris autour de l'année 1270, presque au terme de la vie de S. Thomas d'Aquin († 1274)¹. C'est en brandissant les œuvres d'Aristote, que Siger de Brabant, célèbre maître-ès-arts, affirmait, entre autres, que la volonté de l'homme était totalement dépendante de son intelligence. Le libre-arbitre avait donc sa racine dans l'intelligence et s'exerçait dans la volonté seulement d'une manière conséquente. Cette subordination radicale de la volonté à l'intellect et à la raison provoqua la protestation des théologiens, déjà établis. Ils voyaient là une irréductible contradiction entre l'ordre de la nature et celui de la grâce. En effet, conformément à S. Jean, c'est en aimant Dieu, par la grâce, qu'on arrive à le connaître. La volonté est en l'homme une faculté pleinement active et donc, à l'inverse d'Aristote, c'est l'intelligence qui est soumise à la volonté et à son acte le plus fort : l'amour.

Le 10 décembre 1270, l'évêque de Paris, Étienne Tempier, condamna 13 propositions de la doctrine de Siger de Brabant, jugée intellectualiste. La 9ème concerne explicitement le libre-arbitre : "le libre-arbitre relève de la volonté, puissance non active ; la volonté est mise en mouvement par l'objet du désir de l'homme".

LE LIBRE-ARBITRE DANS LES PREMIÈRES ŒUVRES DE S. THOMAS²

S. Thomas se sentit atteint par cette condamnation. En effet, c'est lui qui, à la suite de son maître S. Albert, avait adopté sans réserve la doctrine philosophique d'Aristote en la justifiant, dès son premier enseignement parisien (1256-59).

Il est de la nature même de l'homme de ne désirer que le bonheur, dit Aristote. Mais quel bonheur objectivement ? La raison seule peut éclairer l'homme dans sa démarche. Est-elle sûre pour sa conduite de l'homme créé à l'image de Dieu, se

¹ Cf. H.-M. Manteau-Bonamy, La liberté de l'homme selon Thomas d'Aquin (la datation des Q. Disp. *De Malo*), in "Archives d'Histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge", Paris, Vrin, 1979 p. 7-34.

Les pages présentées aujourd'hui sont entièrement fondées sur cet article technique, fait en vue de la datation du *De Malo*, œuvre de S. Thomas publiée dans l'édition critique, dite Léonine, en 1983.

² Surtout Q. Disp. *De Veritate* (q. 22-24).

demande S. Thomas ? Impossible sans la grâce surnaturelle, dit-il. C'est donc à la seule lumière de la révélation divine que l'intelligence lui dictera sa conduite. Tant qu'il n'aura pas la pleine vision de Dieu, son intelligence ne sera que dans un clair-obscur : c'est la lumière de la foi théologale. En vue de cette béatitude surnaturelle, à savoir la vision de Dieu³, l'intelligence ici-bas ne donnera pas une lumière suffisamment forte pour conduire infailliblement la volonté. En conséquence, l'homme ne pourra exercer qu'un libre-arbitre susceptible d'échec par rapport à Dieu, se présentant pourtant comme le Bien suprême comblant tout bonheur possible. De fait, depuis le péché originel, l'homme colore de bon pour lui, ce qui ne l'est pas aux yeux de Dieu, et son libre-arbitre se joue entre le bien et le mal (vrai bien et apparence de bien). En revanche, dans le face à face du ciel, l'homme sera béatifié par la vision même de Dieu, vision qu'il aura désirée sur terre comme sa fin personnelle. Il n'aura plus alors de liberté de choix, mais il vivra cette liberté intérieure que procure la jouissance de Dieu.

Dans cette perspective, comment comprendre le fiat libre de Marie ?

S. Thomas se refusait à la conception immaculée de la Vierge, bien qu'il la considérât toute sainte, sans aucun péché personnel, car elle aurait été guérie du péché originel après le premier instant de sa création. Dès lors, à l'Annonciation, engagée dans une vie totalement consacrée à Dieu et à sa volonté, elle ne pouvait que répondre oui à la demande de mettre au monde le Messie. Seule la grâce pouvait ainsi l'engager quasi-infailliblement ; mais, n'étant pas encore dans la vision de Dieu, elle n'était pas absolument déterminée à adhérer à la parole de l'ange, comme elle le sera au terme de sa vie en voyant Dieu tel qu'il est en lui-même. En fait, il n'est pas question de juger autrement, car le théologien est au service de la Parole de Dieu qui nous manifeste qu'elle crut tout spontanément : "Que tout se passe pour moi comme tu l'as dit" (Luc 1,38).

LE LIBRE-ARBITRE DANS LES DERNIÈRES ŒUVRES DE S. THOMAS

1. *La Somme théologique* (la "deuxième partie")⁴

Dans la deuxième partie de la *Somme théologique* (IIa pars), datant du second et dernier séjour de S. Thomas à Paris (1269-72), on note une nette évolution dans les rapports de l'intelligence et de la volonté de l'homme. Certes, l'intelligence est toujours première, selon l'adage augustinien : "rien n'est aimé qui ne soit connu", mais la volonté possède en elle-même le pouvoir de décision, si le bien que lui présente

³ De Ver. q.8 art. 1.

⁴ Cf. De Malo, édit. Léon., préface : datation p. 3* note 10 et p. 4*.

l'intelligence est un bien particulier. La racine du libre-arbitre n'est plus dans l'intelligence, mais dans la volonté qui se met en activité par elle-même pour délibérer sur la décision à prendre. Cela s'explique aisément : La volonté rationnelle de l'homme a comme objet adéquat le Bien qui globalise tout ce qu'il y a de biens possibles. Tant que l'intelligence ne sera pas en possession de ce Bien, la volonté qui le désire tout naturellement demeurera insatisfaite, et donc indéterminée en son acte. D'où, même Dieu, le seul Bien parfait, laissera dans l'indétermination la volonté du croyant, puisque son intelligence n'est pas encore en possession de lui. Dieu devient objet du libre-arbitre pour le croyant ; risque alors pour celui-ci de s'y soustraire. Mais la volonté reste, pour S. Thomas, radicalement passive et dépendante de l'intelligence pour poser son premier vouloir avec l'éveil de la raison et pour son dernier vouloir qui est la jouissance de Dieu par la vision, précisément, béatifique. L'intelligence atteint la vision du Bien divin avant la volonté ; celle-ci est donc mise en mouvement par l'intelligence de manière infaillible et irréversible, face à ce Bien qui la comble et dont jouit la volonté spontanément mais sans contrainte. L'homme ne peut alors exercer son libre-arbitre qu'à l'égard d'objets autres que Dieu. "Tous les moyens de connaissances ici-bas sont donc infiniment inférieurs à l'amour qui, lui, atteint directement Dieu tel qu'il est. S. Thomas ne sacrifie donc rien de la primauté de l'intelligence, puisqu'au ciel elle reprendra sa place, et en même temps il ne sacrifie rien du primat de la charité, puisque ici-bas elle demeure infiniment meilleure que tout le reste"⁵. Telle est la thèse classique de l'École thomiste conformément à la Somme théologique (I^e et II^e parties).

Dans cette perspective, on voit que le fiat de Marie se trouve vraiment renforcé dans la liberté de son vouloir et il serait indécent de se poser la question de savoir si elle aurait pu se soustraire à la volonté de Dieu, question abstraitement possible.

2. Les "Questions disputées": *De Malo*

Dans les "Questions disputées" du "De Malo", le problème du libre-arbitre est précis : "L'homme peut-il choisir librement ses actes, ou bien est-il contraint dans ses choix ?"⁶. En d'autres termes, exerce-t-il un vrai libre-arbitre dans tous les moments de sa vie, au ciel comme ici-bas ? S. Thomas situe le problème dans la personne humaine elle-même, tout à la fois selon son intelligence et selon sa volonté. Il ne reconnaît plus l'unique primauté de l'intelligence à l'égard de la volonté, mais il donne à chaque faculté sa primauté propre : Il est vrai que je désire quelque chose parce que je la connais comme mon bien et en même temps il est vrai que je la

⁵ Th. Dehau, o.p., *Le contemplatif et la croix*, Cerf, 1956, voir p. 205-209 (cité dans mon article supra note 1, p. 17).

⁶ Cf. *De Malo* q.6 a. unique ; q.16 a.5 c.

connais comme mon bien parce que je la désire. Cela paraît contradictoire, mais c'est complémentaire, au sens de la science actuelle : il faut les tenir ensemble sans les mélanger et sans les séparer, car le bien que désire l'homme est obtenu à la fois, objectivement, par son intelligence qui le présente de l'extérieur à sa volonté et, subjectivement, par sa volonté elle-même qui s'active pour le connaître (cf. note 8). S. Thomas conclut : "L'objet présenté à la volonté par l'intelligence – venant donc de l'extérieur vers la volonté – n'exerce qu'une motion de persuasion ou de conseil sur l'homme, quand bien même celui-ci serait contraint de donner pleine adhésion à sa vérité (...). Voilà, précisément, ce qui arrive au ciel à la volonté de l'homme qui, voyant à l'évidence que le Bien divin ne peut être que sa seule et vraie béatitude, s'engage sans réserve. Il y a donc de la part du bienheureux, à la fois nécessaire adhésion objective tout à fait persuasive et libre décision subjective qui parachève cet engagement"⁷.

Comment expliquer que cette doctrine du "De Malo", sans contredire celle de la Somme (II^e partie), manifeste une telle nouveauté ?

La 9^{ème} proposition de Siger de Brabant, condamnée par Étienne Tempier (10 déc. 1270), sur le caractère passif de la volonté, interpelle S. Thomas. Il la reprend, comme une objection, telle qu'elle fut formulée, car c'était sa propre thèse de la Somme⁸. Il y répond en acceptant, avec Étienne Tempier, que la volonté est une

⁷ Ibid. q.3 a.3 c.

⁸ Ibid. q.6 object. 7^{ème} : à comparer avec Somme I^{ère} partie q.80 a.2 c. et II^{ème} partie : I-II q.9 a.1, sed contra. Ce qui permet d'établir que S. Thomas connaît maintenant la condamnation du 10 décembre 1270 et qu'il va en tenir compte ; tandis que les deux premières parties de la Somme théologique non seulement n'y font aucune allusion, mais maintiennent la volonté comme puissance radicalement subordonnée à l'intelligence, ce qui demeurera la thèse de l'École thomiste. On peut expliquer facilement, chez les disciples, leur ignorance de la précision de la doctrine du De Malo, car on a toujours accepté la Somme théologique comme la dernière pensée de S. Thomas ; on adapta le De Malo à la Somme, d'autant plus aisément, que les thomistes voulaient défendre l'intellectualisme d'Aristote contre le volontarisme de l'École scotiste. Personne n'avait vu que S. Thomas, se refusant à l'intellectualisme strict d'Aristote aussi bien qu'au volontarisme de ceux qui combattaient Siger de Brabant, réussit à manifester la complémentarité adéquate entre l'intelligence et la volonté, jusque dans l'esprit de l'homme, sujet de toutes ses activités. S. Thomas est mort sans que cela fût remarqué, car dès 1277 le même Étienne Tempier condamna avec violence Thomas, ce qu'il n'avait pas fait explicitement en 1270, avant sa mort.

Il se trouve que la méthode d'analyse du libre-arbitre dans le De Malo est celle même qui s'impose à nos modernes savants dans l'analyse de la matière physique : la méthode de complémentarité. Si à nos yeux, il y a contradiction d'affirmer cette double vérité en même temps : "on aime parce qu'on connaît" et "on connaît parce qu'on aime", c'est qu'il est impossible à l'homme de connaître directement la cause, en son esprit, de ce pouvoir de diversifier ses actions et qui constitue le libre-arbitre. Cette réalité d'ordre spirituel est encore plus difficile à être connue que l'est le principe réel qui

faculté radicalement active à l'encontre de l'intelligence. Et pour ce faire, dès la première question du "De Malo", il distingue désormais, dans la fin qui commande toute la vie de l'homme : la jouissance de Dieu par la vision où il trouve sa propre béatitude (fin objective) et l'amour du Bien divin, qui le stimule à participer à la Béatitude de Dieu (ce en vue de quoi l'homme a été créé). En imprimant son image dans l'homme qu'il crée, Dieu incline sa volonté à vouloir ce que lui-même veut pour soi, à savoir le souverain Bien en tant que tel. C'est pourquoi le bienheureux, n'ayant plus de possibilité de choisir de bien contraire au Bien divin, ne peut pas ne pas s'engager. En même temps qu'il aime Dieu parce qu'il y voit son bonheur suprême, il Le voit tel qu'Il est parce qu'il L'aime pour Lui-même. Ce double mouvement de vision et d'amour joue en parfaite symbiose et manifeste que le bienheureux est d'autant plus libre, de vrai libre-arbitre, dans l'usage de sa volonté, qu'il trouve en cette vision béatifiante la perfection de son libre choix d'amour. Dans cette lumière, Dieu suscite en lui son acte, toujours libre, de L'aimer pour Lui-même. Ici S. Thomas rejoint S. Bonaventure, tout en gardant l'objectivité de sa vision à jamais béatifiante.

Bref, c'est en l'homme même, en son esprit, que se situe le principe de sa décision de libre-arbitre, car même face au Bien suprême en Dieu, qui le détermine en son intelligence et sa volonté, l'homme demeure maître de sa volonté et de Le voir et de L'aimer. "Le libre-arbitre est en l'homme le pouvoir de diversifier ses actes"⁹. S'il

explique la constitution de l'univers. Est-ce même possible ? En tout cas, il serait vraiment d'actualité de faire valoir cette méthode de complémentarité du De Malo, et faire une relecture des œuvres postérieures.

⁹ Cf. De Malo q.16 a.5. Il faut noter que cette question 16, tout en ayant été accolée au De Malo, pour l'édition de Paris (avant 1272, départ de S. Thomas pour Naples), n'appartient pas au De Malo ; son titre est : "De daemonibus". Cette question a sans doute été disputée devant des étudiants, à Paris même ; elle tient compte de la lumière faite dans le De Malo, précisément sur la volonté. A propos du libre arbitre, il est intéressant de noter ce qu'il y a de nouveau en ce dernier enseignement, comparé à ce qu'il en disait dans la Somme théologique, au lieu parallèle : "Le démon est-il définitivement fixé dans le mal ?" (Ière partie de la Somme q.64 a.2). Dans la Somme, il est logique avec sa doctrine : la volonté du démon est mise en mouvement par son intelligence ; elle s'enferme dans sa décision volontaire (libre arbitre) de se refuser à Dieu qui lui demande obéissance. Le démon perd alors toute capacité de libre-arbitre pour se convertir. Pour lui le péché est irrémissible. Même la Miséricorde divine ne pourrait rien à une conversion de sa part, puisqu'il est définitivement endurci dans le mal. Mais dans le De Malo, S. Thomas, selon le principe que le démon comme l'homme est toujours capable de libre-arbitre par sa volonté radicalement active, le voit susceptible d'être converti par la toute-puissance de Dieu : "movere voluntatem solus Deus potest, qui etiam secundum absolutam potentiam posset mutare voluntatem daemonis in bonum" (ad 13) ; mais dit-il "non pertinet ad rationem divinae sapientiae ut ulterius daemonibus gratia infundatur, per quam revocentur a malo primae aversionis, in quo immobiliter perseverant" (in corp.). Cela ne convient pas à la Sagesse de Dieu, dit S. Thomas. Mais pourquoi pas à sa Miséricorde ? Il n'aborde pas cette question,

met son bonheur en Dieu seul, et qu'il s'y maintienne, l'homme sera d'autant plus libre et maître de ses actes, dès ici-bas et, infailliblement, sans retour, au ciel. Comme dit S. Thomas : "Rien n'empêche de trouver le libre-arbitre chez les êtres qui vivent tellement dans le bien qu'il leur est impossible de se tourner vers le mal ; ainsi Dieu par sa nature même, les bienheureux, anges et hommes, par la perfection de la grâce divine"¹⁰. Il reprend cette doctrine dans la IIIème partie de la Somme, à propos du Christ qui, dit-il, jouissait de la vision béatifique en son humanité dès son incarnation jusqu'à sa mort : "La volonté du Christ, quoique déterminée au bien, n'est cependant pas déterminée à tel ou tel bien. C'est pourquoi il appartenait au Christ de faire un choix par son libre arbitre, comme font les bienheureux"¹¹. Le Christ demeure toujours maître de ses actes : Jésus a reçu de son Père le commandement de se dessaisir de sa vie et de s'en ressaisir. (cf. Jo, 10,17). Il ne peut s'y soustraire évidemment, mais il reste humainement maître de sa décision.

Nous comprenons maintenant pourquoi Marie exerçait un infaillible libre-arbitre. Sans avoir la vision de Dieu, elle était tellement dans la mouvance de l'Esprit Saint depuis sa conception immaculée que ses actions étaient toujours déterminées vers le Bien divin. Lorsque l'ange se présente à elle pour lui annoncer qu'elle concevrait, par

car elle est très grave et risquerait de troubler les esprits habitués à l'enseignement donné officiellement. Cependant cela ne remettrait pas en cause l'éternité des peines de l'enfer, pour les démons comme pour les hommes damnés ; il s'agit d'un enfermement volontaire d'une éternité à la mesure de leur nature ; mais, puisque tout retour de la part des damnés se ferait par persuasion objective de la part de Dieu, s'accompagnant d'une motion intime sur leur volonté libre, endurcie dans le mal, "le péché serait bien plus indéracinable chez le démon que chez l'homme, étant donné précisément la force de décision d'un esprit pur" (ad 6). Mais y a-t-il dans la révélation une réponse concrète concernant cette conversion des damnés ? Les textes bibliques portent à dire le contraire (cf. en Mt. 25,31-46 : le jugement dernier).

¹⁰ "Nihil prohibet inveniri liberum arbitrium quod ita tendit in bonum, quod nullo modo potest tendere in malum, vel ex natura, sicut in Deo, vel ex perfectione gratiae, sicut in hominibus et angelis beatis" (De Malo, q.16 a.5c).

¹¹ "Voluntas Christi, licet sit determinata ad bonum, non tamen est determinata ad hoc vel illud bonum. Et ideo pertinebat ad Christum eligere per liberum arbitrium confirmatum in bono, sicut ad beatos" (Somme, IIIème partie, q.18 a.5 ad 3). La IIIème partie de la Somme fut écrite après 1272, après son dernier séjour parisien. On y retrouve le perfectionnement de la doctrine du De Malo. S. Thomas venait de dire qu'il y a deux vérités à considérer ensemble : "Le Christ homme n'a pas commencé d'exister" (compréhenseur) et "Le Christ a commencé d'exister comme homme" (voyageur) (q.16 a.9 ad 3). Cela apparaît contradictoire, mais c'est une vraie complémentarité. Grâce à la Parole de Dieu, on doit dire : Dans l'unique Personne divine du Christ, ses actions humaines avaient tout à la fois une portée dépassant le temps et l'espace (hier, aujourd'hui et à jamais) et une autre, où il exerçait son libre-arbitre, dans le temps de sa vie terrestre, mieux encore que les bienheureux dans le ciel.

l'Esprit Saint, le Fils de Dieu, elle choisit, en son libre arbitre, de dire son fiat, sans réserve aucune. Plus question d'alternative, encore moins de refus, pour Marie, à l'annonce de l'ange. C'est le propre de Dieu d'agir en nous pour que notre action soit nôtre et donc que nous en ayons la maîtrise du libre-arbitre. L'homme pécheur en profite pour son orgueil. L'Immaculée choisit de s'engager en humble servante. Ce qui est la perfection de ce que les théologiens appellent la grâce efficace.

Ainsi la bienheureuse Vierge avança dans son pèlerinage de foi, gardant fidèlement l'union avec son Fils jusqu'à la croix où, non sans un dessein divin, elle était debout, souffrant cruellement avec son Fils unique, associée d'un cœur maternel à son sacrifice, donnant à l'immolation de la victime, née de sa chair, le consentement de son amour, pour être enfin, par le même Christ Jésus mourant sur la croix, donnée comme sa Mère au disciple par ces mots: "Femme, voici ton fils". (LG n° 59)